

partout des rochers escarpés ; deux lieues plus haut cependant ils trouvèrent une petite baie de sable et y donnèrent à pleines voiles. Etant débarqués, leur première pensée fut pour leurs compagnons disparus. Ils firent un grand feu afin d'attirer leur attention sur le lieu où ils étaient, mais ce fut inutilement. Revenir en arrière, chercher le canot et ceux qui le montaient, tel était sans nul doute le désir de chacun, mais c'était s'exposer eux-mêmes à la mort, en épuisant leurs vivres et en retardant leur marche vers Mingan ; parvenir à ce poste aussitôt que possible, en repartir bien pourvus de secours pour les naufragés, était encore la chose la plus pratique à faire. En attendant le jour, chacun mangea « un peu de colle » et enveloppé dans sa couverture prit son repos auprès du feu, ou plutôt dans l'eau, car le feu faisait fondre la neige tout autour, ce qui les incommoda si fort qu'ils préférèrent s'exposer aux rigueurs du froid.

Leur repos fut de courte durée. Vers minuit un accident se produisit qui leur occasionna un surcroît de fatigue et les occupa jusque vers les 10 heures de la matinée. Un vent violent s'était élevé et sous ses efforts la chaloupe avait chassé sur son ancre et s'était jeté à la côte au risque de se briser. Réveillés par le coup, les deux hommes qui la gardaient, se croyant perdus, se mirent à crier de toutes leurs forces. On accourut à leur secours ; on débarqua tout ce qu'il fut possible de sauver et l'on s'employa ensuite à mettre la chaloupe à l'abri des flots. « La peine que nous eûmes à la mettre à sec, écrit le P. Crespel, n'est pas concevable... elle était fort maltraitée et demandait une réparation considérable. » Ce qui fut fait le lendemain par le charpentier et tous ceux qui purent l'aider ; tandis que les autres se mirent à la recherche du canot, mais tout fut inutile. Nos voyageurs eurent la joie de tuer deux renards, c'était autant de plus pour prolonger leurs vivres.

« Le sept du mois (de décembre), nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; vers dix heures nous mangeâmes nos deux renards ; cinq heures après le temps se couvrit, et le vent augmentant avec la mer, il fallait chercher un havre, mais il n'y en avait point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large et de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançait, une pluie mêlée de grêle, qui survint tout à coup, eut bientôt fermé le jour ; le vent nous poussait avec une telle véhémence que l'on avait peine à gouverner, et notre chaloupe